

LE CULTE DE *SOL INVICTUS*

"SOLEIL INVAINCU"

Catherine Salles

Extrait de l'ouvrage :
*L'Empire romain de la mort de Commode
au concile de Nicée,*
collectif coordonné par Yann Le Bohec

ISBN 2-84274-018-1

© éditions du temps, 1997.
70 rue Hermel, Paris 18^e.
catalogue : www.editions-du-temps.com
portail : www.edutemps.fr

Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable (loi du 11 mars 1957, alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les citations dans un but d'exemple et d'illustration.

EDITIONS

DU TEMPS

Le culte de *Sol invictus*, « Soleil invaincu »

Catherine Salles

Catherine Salles, agrégée de lettres classiques et docteur d'État, est maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Elle a notamment publié : *Tibère, le second César*, Robert Laffont, Paris, 1985 ; *L'Ancien Testament*, Belin, Paris, 1993 ; *L'Antiquité romaine, des origines à la chute de l'empire*, Larousse, Paris, 1993 ; *Lire à Rome*, Payot, Paris, 1994 ; *Les bas-fonds de l'Antiquité*, Payot, Paris, 1995.

Dans l'Empire romain du III^e siècle, les cultes de toutes origines foisonnent et tendent à prendre l'avantage sur la religion traditionnelle. A deux reprises, une divinité d'origine syrienne, *Sol Invictus* Elagabal, est choisie officiellement comme dieu souverain de l'empire, mais cela se passe dans des conditions bien différentes. Elagabal ou Héliogabale¹ (218-222) importe avec lui le dieu solaire dont il est le grand-prêtre à Émèse. Aurélien (270-275) fait élection du même dieu pour rétablir l'unité idéologique de l'empire. Il y a donc à Rome, à cinquante ans de distance, le *Sol Invictus* d'un empereur adolescent et bizarre, dont les exentricités exotiques choquent les Romains, et le *Sol invictus* d'un empereur énergique et fin politique, qui, pour s'adapter aux nouvelles mentalités de la seconde moitié du III^e siècle, se romanise pour devenir le grand dieu de l'empire.

Les dieux solaires dans l'Empire romain

La vénération du soleil, sous de multiples incarnations, est familière dans l'Antiquité. Dans la religion nationale de Rome, existe un dieu *indigète* Sol, que Varron place à côté de Luna dans la liste des *dii*

¹. A sa naissance, il s'appelle Varius Avitus Bassianus et il devient, après son accession au trône, Marcus Aurelius Antoninus. Cependant il est généralement désigné par le nom indigène de son dieu, Elagabal, que les Romains ont transformé en Héliogabale. Nous le désignerons dans les pages qui suivent par le nom d'Elagabal.

selecti (grands dieux). Mais, d'après nos connaissances, Sol ne bénéficie pas d'un culte particulier et ne possède pas de temple dans la Ville. Cependant, les figures de l'Apollon-Hélios grec ou de l'Osiris égyptien sont familières aux Romains dès l'époque républicaine. Dans les provinces orientales de l'empire, les cultes de dieux locaux, assimilés au soleil, sont largement représentés, par exemple le Baal ou Jupiter Héliopolitain de Baalbek-Héliopolis ou le Bêl de Palmyre. Le culte même du *Sol invictus* Elagabal d'Émèse a des fidèles dès la seconde moitié du II^e siècle à Rome et en Italie, d'après le témoignage de plusieurs inscriptions.

Le cas particulier de Mithra

Une place spéciale doit être faite à Mithra qui, dans nombre d'inscriptions, porte les épithètes d'*Helios*, de *Sol*, de *Sol invictus*. Cependant il y a bien des différences entre Mithra, dieu iranien, dont le culte s'est répandu dans toutes les provinces de l'empire, grâce en particulier aux légionnaires, et le *Sol invictus* syrien. Bien que parfaitement accepté dans le monde romain au III^e siècle, le mithriacisme n'a pas statut de religion officielle. S'appuyant sur une théologie cosmique, il se caractérise par la révélation de rites réservés aux seuls initiés. Les lieux de culte ou *mithraea*, dont on peut voir encore de nombreux restes, sont des grottes souterraines où ne peut se réunir qu'un nombre réduit de fidèles pour des cérémonies dont les détails demeurent secrets. On ne peut confondre ce grand dieu universel avec le *Sol invictus* d'Émèse, aux caractéristiques floues et dont la liturgie réclame le concours des foules. Cependant, Aurélien saura tirer parti de la forte implantation du mithriacisme dans l'empire pour faire le choix de son dieu solaire.

Les empereurs romains et le Soleil

Dès le début du Principat, le Soleil, symbole parlant de la majesté impériale, a été l'objet de la prédilection de certains empereurs. Plaçant sa victoire d'Actium sous le patronage d'Apollon dont une chapelle dominait la baie où sa flotte s'opposa à celle d'Antoine et de Cléopâtre, Octave-Auguste fait ériger sur le Champ de Mars et dans le Grand Cirque deux obélisques venus d'Égypte portant une dédicace à « *Sol* ».

Les séductions de l'héliolâtrie sont particulièrement sensibles chez le dernier représentant de la dynastie julio-claudienne, Néron. Se déclarant né sous le signe du soleil et fort influencé par la théologie mazdéenne d'Iran, l'empereur rêve de devenir le « Roi-Soleil ». C'est à cet effet qu'est construite la fameuse *Domus Aurea* (Maison Dorée), dont les coupes rappellent la voûte céleste et les revêtements dorés, l'éclat de l'astre du jour. La salle principale de ce palais du soleil est ronde et tourne continuellement sur elle-même comme le monde. Dans le vestibule, la tête de la statue colossale du Soleil, haute de trente mètres et coulée en bronze doré, a les traits de Néron portant une couronne

radiée. Lorsqu'en 63 le roi d'Arménie Tiridate vient faire allégeance à Néron, la cérémonie se déroule dans le théâtre de Pompée, dont les pierres ont été recouvertes d'une couche d'or fin et qui est protégé par un *velum* (voile) portant en son centre la peinture du char du Soleil conduit par la représentation de Néron lui-même.

Au second siècle, sur les monnaies frappées pendant le règne des Antonins, apparaît fréquemment l'image du Soleil, et plus précisément celle du *Sol Oriens* (Soleil Levant) qui préside à l'avènement du souverain.

Les Sévères et le dieu solaire d'Émèse

Parvenu au pouvoir impérial grâce aux intrigues des femmes de sa famille, le jeune Bassianus, qui va régner sous le nom du dieu émésien Elagabal dont il est le grand-prêtre, transporte avec lui à Rome sa divinité pour l'imposer à l'ensemble de ses sujets.

Le centre cultuel d'Émèse

Sur les bords de l'Oronte, dans le désert syrien, la ville d'Émèse (aujourd'hui Homs) est de longue date un centre religieux consacré à un dieu appelé « Elagabal ». On retrouve dans ce nom la racine babylonienne *El* ou *Al*, désignant le dieu suprême, et *gabal*, « la montagne ». Elagabal est donc le « Seigneur des hauteurs » et le qualificatif de « *Sol invictus* » qui lui est attribué le désigne aussi comme dieu solaire.

Le temple d'Émèse abrite, non pas une statue anthropomorphique du dieu-soleil, mais un bétyle noir, une pierre de forme conique tombée du ciel. Des aspérités visibles sur le bétyle sont interprétées par les Émésiens comme les symboles des astres. Ce culte rendu à une pierre n'est pas isolé dans l'Antiquité : c'est sous la forme d'un bétyle qu'en 204 avant notre ère, Cybèle la déesse-mère phrygienne de Pessinonte, fait son entrée officielle à Rome. Dans de nombreuses cités orientales de l'empire, des pierres sacrées sont l'objet de la vénération des fidèles, telle l'Artémis de Sardes ou l'Astarté-Aphrodite de Paphos. Le bétyle d'Émèse est revêtu d'un manteau en soie, mais, à la différence d'autres pierres sacrées, ne porte pas d'image de la divinité incrustée dans la pierre. Un aigle, souvent représenté sur les monnaies, se trouve sur ou devant l'idole. Nous ne possédons pas de renseignements sur une mythologie quelconque rattachée à *Sol invictus* Elagabal ni sur une éventuelle sotériologie de sa liturgie.

Grâce aux monnaies frappées sous le règne d'Elagabal, nous connaissons l'architecture du sanctuaire émésien abritant le bétyle. Comme la plupart des temples orientaux, c'est un vaste ensemble de forme rectangulaire, aux murs étincelants d'or et de pierres précieuses, entouré de portiques. En plein air, au centre du parvis situé devant le temple, se trouve un autel où le grand-prêtre célèbre quotidiennement les rituels en l'honneur de *Sol invictus* Elagabal.

Une dynastie héréditaire, fondée par le Syrien Sampsigeram à l'époque des campagnes de Pompée en Orient, détient le monopole sacerdotal à Émèse. C'est à partir d'Auguste que Rome reconnaît officiellement cette dynastie émésiennne, dont l'empereur Elagabal descend. Le grand-prêtre a la responsabilité entière de l'observance du culte rendu à Elagabal : lors de la cérémonie quotidienne, vêtu d'une robe écarlate brodée d'or et portant sur la tête une couronne sertie de pierres précieuses, il évolue autour de l'autel, accompagné par les chants et la musique de ses assistants. Une fois par an, le bétyle noir est sorti du temple et promené dans la ville sur un char tiré par quatre chevaux.

Située sur le trajet des caravanes qui vont de Palmyre à la mer Méditerranée, la ville d'Émèse est très fréquentée par les voyageurs et les marchands, qui ont diffusé le culte de son dieu dans leurs déplacements. La III^e légion *Gallica* est stationnée près d'Émèse, à Raphané, et nombre de militaires comptent parmi les dévots de *Sol invictus*. Cet élément est déterminant pour l'accession d'Elagabal au trône.

Les Sévères et les princesses syriennes

On sait qu'à la disparition de Commode, dernier représentant de la dynastie des Antonins, le pouvoir impérial passe à des Africains avec l'avènement en 193 de Septime-Sévère. Si la famille des Sévères, originaire de Tripolitaine, est bien romanisée, c'est moins le cas des femmes de la famille impériale de souche syrienne, qui ont eu une influence politique de premier ordre sur leurs époux ou leurs fils. Vers 185, Septime-Sévère a épousé la fille du grand-prêtre d'Émèse, Julia Domna. La famille de cette dernière s'installe avec elle à Rome, en particulier sa sœur, Julia Maesa, épouse du sénateur Caius Julius Avitus Alexianus, dont elle a eu deux filles, Julia Soaemias et Julia Mamaea, respectivement mères des deux derniers représentants de la dynastie des Sévères, Elagabal et Sévère-Alexandre. C'est donc une sorte de matriarchat qui, par l'intermédiaire de ces princesses syriennes, ambitieuses et intelligentes, s'installe à Rome. C'est sous leur influence que se précise la divinisation du pouvoir impérial, manifeste dans les surnoms *dominus noster* (Notre Seigneur) et *deus noster* (Notre Dieu) donnés dès lors aux souverains.

Ce sont ces princesses qui nouent des intrigues de palais pour porter au pouvoir leurs fils, neveux ou petits-fils. A la mort de Septime-Sévère, Julia Domna gouverne aux côtés de son fils Caracalla. La prise de pouvoir en 217 par le préfet du prétoire Macrin et l'assassinat de Caracalla écartent l'impératrice, qui doit retourner à Émèse avec sa famille. Elle commence alors à intriguer pour ramener au pouvoir ses seuls descendants survivants, ses petits-neveux, mais sa mort intervient presque aussitôt. C'est donc sa sœur, Julia Maesa, qui entreprend d'amener à la tête de l'empire l'aîné de ses petits-fils, Varius Avitus Bassianus, né probablement à Rome en 204. La richesse de la famille

sacerdotale d'Émèse lui donne les moyens de s'assurer des appuis précieux, en particulier dans la III^e légion *Gallica*, dont le préfet du camp, Valerius Comazôn, est un de ses amis. Habilement Julia Maesa n'hésite pas à faire courir le bruit que ses deux filles ont été les maîtresses de Caracalla, ce qui fait de ses petits-fils les descendants adultérins des Sévères. Supercherie d'autant plus facile que tous les pères, véritables ou supposés, sont alors morts ! La tâche de l'ambitieuse grand-mère est, d'ailleurs, favorisée par le fait que le jeune Varius Avitus Bassianus, âgé de quatorze ans et détenteur de la charge de grand-prêtre de *Sol invictus* Elagabal, a la faveur des légionnaires :

Il était dans la fleur de son adolescence et dépassait en beauté tous les jeunes gens de son âge. Et comme sa personne rassemblait la beauté physique, la fleur de l'adolescence et le luxe vestimentaire, on eût pu comparer ce jeune homme à telle ou telle belle statue de Dionysos. Quand il accomplissait les rites sacrés et que, selon l'usage des Barbares, il dansait autour des autels au son des hautbois, des flûtes et de toutes sortes d'autres instruments, les soldats l'observaient avec plus d'attention que tous les autres spectateurs, car à sa beauté, qui attirait tous les regards, il joignait une origine impériale. Il y avait alors à proximité de cette cité un très grand camp, qui protégeait la Phénicie... Les soldats fréquentaient donc en toutes circonstances la cité, et lorsqu'ils gagnaient le temple, pour y participer au culte, ils prenaient plaisir à voir le jeune homme¹.

Les excentricités du grand-prêtre empereur

Dans la nuit du 15 au 16 mai 218, Maesa, ses deux filles et leurs enfants, ainsi que le tuteur de Bassianus, Gannys Eutyachus, gagnent le camp de Raphanée, où ils sont introduits en cachette par Comazôn. Au matin du 16 mai, les légionnaires acclament Bassianus comme empereur, lui posent sur les épaules un manteau de pourpre et le saluent du nom de Marcus Aurelius Antoninus (le surnom officiel de Caracalla²), *Augustus et Caesar, Pius* (Pieux) *et Felix* (Heureux), se mettant ainsi en rébellion ouverte contre le détenteur légitime du pouvoir impérial, Macrin.

Julia Maesa a réussi la première étape de son plan. Il lui faut maintenant éliminer Macrin. Ce dernier, après sa campagne contre les Parthes, est revenu à Antioche. Il a fait proclamer son fils Diaduménien, surnommé Antonin, *César*, puis *Auguste* (printemps 218). Au début, Macrin ne prend guère au sérieux le putsch organisé par les princesses syriennes, ce qui laisse à Julia Maesa le temps de gagner à sa cause, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, une partie des

1. Hérodien, *Histoire des empereurs romains*, V, 3, 7-8.

2. Six empereurs ont adopté le surnom d'Antonin : Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Commode, Caracalla, Diaduménien (fils de Macrin) et Elagabal.

légionnaires de Syrie. Lorsque, le 8 juin 218, la II^e légion *Parthica* de Macrin et la III^e *Gallica* du petit empereur « Soleil » s'affrontent dans un village situé à une trentaine de kilomètres d'Antioche, la victoire est du côté des partisans d'Elagabal. Macrin qui parvient à s'enfuir est arrêté à Chalcédoine de Bithynie et a la tête tranchée (17 juin 218). Son fils, Diaduménien, avait subi le même sort juste après la bataille.

L'Empire romain se trouve donc entre les mains d'un garçon de quatorze ans qui, le 9 juin 218, fait une entrée triomphale à Antioche. Un message officiel, rédigé par Maesa et ses deux acolytes Gannys et Comazôn, est adressé au Sénat au nom de l'adolescent : se désignant par les titres d'*imperator*, d'*Augustus*, de *Caesar Pius et Felix*, et se présentant comme fils de Caracalla et petit-fils de Sévère, le jeune souverain dénonce l'imposture de Macrin ; puis, se comparant à Auguste, il affirme vouloir faire preuve d'indulgence à l'égard de ses ennemis. Habités à se plier aux fluctuations du pouvoir, les sénateurs acclament le nouvel empereur sans élever d'objection et lui adressent les compliments d'usage.

D'Antioche à Rome

Malgré le vif désir de Maesa de regagner Rome le plus vite possible pour prendre le contrôle de la situation, Elagabal, accompagné de l'idole de son dieu, met plus d'un an pour effectuer le trajet d'Antioche à Rome (de juin 218 à l'été 219). Plus qu'un voyage, c'est une véritable procession sacrée qui chemine lentement à travers l'Asie Mineure jusqu'à Nicomédie, où les voyageurs passent l'hiver ; à partir du printemps 219, ils traversent le Bosphore, parcourent la Thrace, la Mésie, la Pannonie, jusqu'à Aquilée, d'où ils s'acheminent vers Rome¹. Le précieux bétyle, vêtu de soie, est transporté sur son quadrigé sacré. Quatre parasols aux franges étincelantes de pierres précieuses encadrent le dieu-Soleil et, devant lui, est posé l'aigle du temple d'Émèse. A chaque étape, Elagabal, portant son costume sacerdotal chatoyant et sa tiare incrustée de bijoux, exécute les danses rituelles, scandées par le vacarme des hautbois, des tambourins et des chalumeaux. Tout au long du trajet, des sanctuaires sont élevés en l'honneur du dieu d'Émèse.

Malgré les remontrances de sa grand-mère qui, à juste titre, aurait souhaité un comportement plus « romain », l'adolescent refuse de quitter ses habits de soie pour revêtir la toge, faisant connaître publiquement son mépris pour les vêtements de laine des Grecs et des Romains. Pour familiariser ses sujets avec sa mise exotique, il fait exécuter, pendant l'hiver passé à Nicomédie, son portrait en pied, le représentant en vêtement sacerdotal en train de sacrifier à *Sol invictus*. Il envoie le tableau aux sénateurs et donne l'ordre de le placer au milieu du Sénat, au-dessus de la tête de la statue de la Victoire, qui, depuis la victoire

1. L'itinéraire détaillé est reconstitué par Robert Turcan, *Héliogabale et le sacre du Soleil* (cartes p. 90-91).

d'Actium, préside aux délibérations de l'Assemblée. Elagabal prescrit aussi de prononcer, lors de toutes les cérémonies religieuses publiques, le nom de *Sol invictus* Elagabal avant ceux de tous les autres dieux romains, y compris Jupiter *Optimus Maximus*. Plus qu'une provocation délibérée, c'est l'acte d'un mystique inconscient, uniquement voué à l'adoration de sa divinité et incapable d'appréhender les dimensions réelles de son nouveau pouvoir. Lorsque, pendant l'été 219, il pénètre triomphalement à Rome dans son accoutrement oriental, les Romains se sont déjà habitués à l'apparence insolite de leur nouvel empereur. Sénateurs, chevaliers et plébéiens accueillent solennellement le souverain et, dans la liesse populaire, le char du Soleil traverse la Ville dont les habitants peuvent enfin contempler le bétyle. Une entrée d'autant plus appréciée que le jeune empereur distribue avec largesse les congiales habituels lors d'un avènement impérial.

L'installation de *Sol invictus*

Laissant à sa grand-mère Maesa, à sa mère Julia Soaemias et à Comazôn, devenu préfet de la Ville, les intrigues du pouvoir politique, Elagabal se consacre immédiatement à son grand dessein, officialiser le culte du dieu d'Émèse à Rome et placer son idole à la tête de toutes les autres divinités. Nous laisserons ici de côté les perversions et les délires d'Elagabal pendant son bref règne, excentricités dont l'*Histoire Auguste* s'est faite l'écho complaisant et souvent déformé, en nous limitant à sa politique religieuse.

Provisoirement le bétyle sacré a été déposé dans la résidence de l'empereur sur le Palatin, la *Domus Augustana* des Sévères. Il s'agit en priorité de lui donner une demeure digne de sa gloire. Au nord de la *Domus Augustana* (Palais Augustin), se trouvent les jardins d'Adonis. C'est là qu'est construit le premier *Elagabaliu*m (à l'emplacement actuel de la chapelle San Sebastiano), dédié fin 220 ou début 221. Des monnaies nous restituent son apparence. Ayant son entrée sur le *clivus Palatinus* (Montée du Palatin), l'ensemble cultuel comprend une cour de 15 000 m² de surface au fond de laquelle est dressé le sanctuaire, entouré d'une colonnade sur ses quatre côtés. Il porte à son fronton l'effigie de l'aigle de *Sol invictus* et sa décoration intérieure rivalise par sa somptuosité avec celle du temple d'Émèse. Comme Auguste en son temps avait fait construire jouxtant sa demeure le temple d'Apollon Palatin, devenu depuis Actium son protecteur particulier, Elagabal intègre en quelque sorte à son palais le temple de son dieu. Cette volonté de ne pas être séparé du dieu dont il est l'image visible sur la terre se retrouve dans la fondation du second temple : près de la Porte prénestine, dans les jardins du Vieil Espoir (*Horti ad Spem Veterem*), Elagabal flanque une autre de ses résidences, le *Palatium Sessorianum* ou *Sessorium*, d'un temple de *Sol invictus*.

La grande fête annuelle qui se déroulait à Émèse se transforme à Rome en une procession transportant pendant l'été le bétyle de l'*Elagabalium* du Palatin à celui du *Sessorium* :

Le char était attelé de six chevaux blancs, très puissants et immaculés, parés d'une quantité d'or abondante et de phalères variées. Mais jamais personne n'en tenait les rênes ni ne montait sur le char : on restait à proximité de ce dernier, comme si le conducteur était le dieu lui-même. Antoninus (= Elagabal), lui, courait à reculons devant le char, en regardant vers le dieu et en tenant en mains les brides des chevaux. Il courait ainsi en arrière, en fixant le devant de la statue divine, durant tout le trajet. Pour éviter qu'il ne fît un faux-pas ou ne glissât, faute de voir où il marchait, le sol était tout entier jonché de poudre d'or, et, de chaque côté, ses gardes le protégeaient de leurs boucliers pour assurer sa sécurité pendant qu'il courait de la sorte. Le peuple l'accompagnait au pas de course, de part et d'autre, avec toutes sortes de flambeaux et jetait sur lui des couronnes et des fleurs¹.

Les dieux romains forment l'avant-garde du cortège, ainsi que les chevaliers et toutes les troupes stationnées à Rome. Lorsque le cortège arrive au *Sessorium*, Elagabal installe le bétyle dans le temple. Celui-ci, selon une coutume orientale, est flanqué de tours massives. Pour conclure la fête, Elagabal fait jeter de ces tours à la foule massée en bas des coupes d'or et d'argent, ainsi que des animaux vivants. Des cadeaux qui s'écrasent sur les gens en causant la mort de beaucoup.

Par ailleurs, le rituel quotidien d'adoration se déroule dans l'*Elagabalium* du Palatin. Au son de la musique exotique, l'empereur, dans ses vêtements rutilants, les joues outrageusement fardées et les yeux entourés de khôl (maquillage qui accentue le côté androgyne du personnage), danse autour de l'autel, en psalmodiant la liturgie syrienne. Des taureaux et des brebis sont sacrifiés et on verse sur eux le contenu d'amphores de vins rares. Le vacarme assourdissant des cymbales et des tambourins, les effluves entêtants des aromates versés à profusion sur l'autel, l'éclat des pierres précieuses ornant la tiare et les vêtements d'Elagabal, tout cela constitue un spectacle étonnant pour les sénateurs et les chevaliers romains, qui doivent chaque jour assister à ce rituel barbare, assis sur des bancs qui leur sont réservés dans l'aire sacrée. Bien plus : revêtus de *kalasaris*, flottantes robes syriennes à traîne, et chaussés de *phaikasia*, sandales de lin blanc, ils doivent se joindre à cette mascarade sensuelle en portant sur la tête les vases d'or contenant les entrailles des victimes.

C'est ainsi que, par ordre de l'empereur, *Sol invictus* Elagabal occupe la place prédominante dans le culte romain, les divinités nationales étant réduites à un rang subalterne. Dans les inscriptions, le souverain fait placer sa fonction de *sacerdos amplissimus Dei Invicti Solis Elagabalis* (Prêtre Suprême du dieu *Sol invictus* Elagabal) en

¹. Hérodien, *op. cit.*, V, 6, 7-8.

premier, avant celle de *Pontifex Maximus*¹ (Grand Pontife). Le jeune homme s'occupe aussi de centraliser autour de son dieu toutes les forces religieuses de Rome. C'est ainsi qu'il décide de faire transporter dans l'*Elagabalium* du Palatin les reliques mystérieuses vénérées depuis des temps immémoriaux dans certains temples de la Ville et considérées comme les gages de la puissance romaine. Il va en personne s'emparer dans le temple de Vesta du *Palladium*, archaïque idole de Pallas-Athena, apportée, selon la légende, de Troie par Énée. L'*Histoire Auguste* lui prête aussi le sacrilège de s'être approprié de la même façon des boucliers sacrés des Saliens, prêtres de Mars, et de la pierre noire de Pessinonte vénérée dans le temple de Cybèle. Ainsi les symboles les plus marquants des cultes occidentaux et orientaux de la Ville sont réunis sous l'hégémonie du *Sol invictus*.

Les hiérogamies d'Elagabal

Pour implanter encore plus solidement le culte émésien qui, malgré ses efforts, reste étranger à la majorité des Romains, Elagabal décide de lier par un mariage sacré *Sol invictus* et Vesta, gardienne du feu sacré de Rome. C'est ainsi que l'empereur, incarnation terrestre du dieu émésien, enlève et prend pour épouse une vestale, Aquilia Severa, personnification pour lui de la divinité du feu :

J'agis ainsi, déclare-t-il, pour que des enfants divins naissent de moi, le grand-prêtre, et d'elle, la grande-prêtresse².

Cette hiérogamie est la plus grande folie politique d'Elagabal : la vénération attachée à la personne des vestales, dont la chasteté est garante de l'existence de la cité, est gravement offensée par cette impiété. Devant le scandale soulevé par ce mariage sacrilège, Elagabal doit le rompre et renvoyer la vestale.

Mais il n'abandonne pas pour autant son projet d'hiérogamie. A Carthage, est adorée la déesse Tanit, latinisée en *Dea Caelestis*, divinité de la lune, du ciel et de la fertilité, dont le temple passe pour avoir été consacré par la mythique reine Didon. Elagabal fait donc venir à Rome l'idole carthaginoise, qui apporte avec elle sa « dot », c'est-à-dire le trésor contenu dans son temple à Carthage. Les noces divines sont célébrées en grand apparat lors de la fête annuelle de *Sol invictus*. En suivant la démonstration de Robert Turcan, on peut supposer qu'Elagabal avait l'intention de faire de l'*Elagabalium* le grand temple d'une triade, *Sol invictus* et ses deux parèdres féminines, Pallas et *Dea Caelestis*, visant à supplanter la triade capitoline, Jupiter *Optimus Maximus*, Junon et Minerve, installée depuis l'occupation étrusque.

Cependant, ces « hiérogamies » ne donnent pas de véritables héritiers à Elagabal. Julia Maesa, avec son réalisme coutumier, le pousse

1. *CIL*, III, p. 1997 (d'après G. H. Halsberghe, *The cult of Sol invictus*.)

2. Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LXXX, 9, 3.

à adopter son cousin germain Alexianus, fils de Julia Mamaea. Cette adoption a lieu le 26 juin 221 ; le « fils » d'Elagabal porte désormais le nom d'Alexandre et reçoit le titre de *Caesar*.

Cette organisation du culte du Soleil émézien, revendiqué par son grand-prêtre comme dieu unique, n'a pas le loisir de donner des résultats. En 222, une mutinerie éclate dans la garde prétorienne. Le 21 mars, l'empereur est assassiné ainsi que sa mère Julia Soaemias. La *damnatio memoriae* (condamnation du souvenir) est votée, ce qui entraîne la destruction de la plupart des portraits et des inscriptions d'Elagabal. Son successeur, Alexandre-Sévère, fait renvoyer à Émèse la pierre noire de *Sol invictus* et à Carthage l'idole de *Dea Caelestis*. Il restitue aux temples romains les objets sacrés dont ils avaient été dépouillés. L'*Elagabalium* du Palatin est désaffecté et consacré à *Jupiter Ultor* (« Vengeur »). Les dieux romains ont retrouvé leur prééminence dans la Ville et le culte de *Sol invictus* est rétrogradé au même rang que celui des multiples divinités orientales de l'empire. Émèse redevient la ville de pèlerinage des dévots du Soleil Elagabal.

Aurélien et la réalisation d'un culte réunificateur

Après la mort d'Elagabal, le culte de *Sol invictus* ne disparaît pas et continue de faire des adeptes dans les légions romaines, surtout en Orient. Cependant, il ne connaît jamais l'expansion de la religion de Mithra, qui, rappelons-le, porte aussi le surnom de *Sol invictus* (d'où les difficultés d'interprétation de nombre d'inscriptions). Le Soleil est toujours présent dans l'idéologie impériale diffusée par les monnaies (couronne radiée sur la tête des empereurs, mention *Sol Oriens*, etc.). Les philosophes, en particulier le néo-platonisme et le stoïcisme, rattachent leur conception d'un dieu unique à l'image du Soleil : Porphyre (III^e siècle) affirme que le même dieu est appelé *Sol* chez les dieux, *Liber* (Dionysos) sur la terre et *Apollon* sous la terre ; Firmicus Maternus (IV^e siècle), dans son traité sur l'astrologie, évoque *Sol Optimus Maximus* (Soleil Très Bon Très Grand), « souverain et prince universel » ; le compilateur Macrobe (fin du IV^e siècle) a rassemblé dans le livre I de ses *Saturnales* de nombreux témoignages prouvant que toute théologie doit se ramener au culte du Soleil. Les chrétiens eux-mêmes font de Jésus le « Soleil de Justice » ou le « Soleil Invaincu » ; sur un fragment de mosaïque, daté du III^e siècle et trouvé dans la nécropole chrétienne des grottes vaticanes, le Christ est représenté sous la forme d'Helios, montant au ciel sur son char.

Après la longue période de troubles qui suit la fin de la dynastie des Sévères, Aurélien, arrivé au pouvoir en 270, a pour ambition de redonner toute sa force au pouvoir impérial et de restructurer l'empire en le réunifiant. D'après l'*Histoire Auguste*, la mère de l'empereur illyrien était prêtresse de *Sol invictus* dans sa patrie, ce qui aurait pu influencer le souverain dans le choix de ce dieu. Cela n'a rien d'in vraisemblable,

mais c'est lors de la guerre qu'il mène contre Zénobie, reine de Palmyre, entre 271 et 272, qu'Aurélien met en œuvre son projet de faire de *Sol invictus* le dieu rassembleur de ses sujets. En effet, après la bataille d'Émèse en 272, il attribue sa victoire au *Sol invictus* émésien qui lui serait apparu en songe avant le combat et va lui rendre hommage dans son temple. Lorsqu'après la prise de Palmyre, les soldats de la III^e légion détruisent et pillent le temple du dieu Soleil de la ville, Aurélien consacre une partie du butin pris à Zénobie à la reconstruction du sanctuaire.

***Sol invictus*, divinité de l'empire**

Si l'installation du bétyle d'Émèse à Rome par Elagabal répondait aux fantasmes mystiques du jeune Syrien, le choix de *Sol invictus* par Aurélien comme divinité officielle du monde romain relève d'un plan parfaitement organisé. Le culte du dieu perd ses caractères trop exotiques pour se romaniser, ce qui explique d'ailleurs la préférence accordée par Aurélien à *Sol invictus* aux dépens de Mithra, moins facilement réductible aux pratiques religieuses romaines. *Sol invictus* a aussi l'avantage de légitimer le pouvoir d'Aurélien dans les régions orientales de l'empire, partiellement dissidentes depuis 260.

En 274, par décret de l'empereur, *Deus Sol invictus* est acclamé comme divinité officielle de l'Empire romain et, sur les monnaies émises alors, le buste d'Aurélien est entouré de la formule *Sol Dominus Imperii Romani* (Soleil Seigneur de l'Empire romain). Cependant le dieu solaire occupe le même rang que les divinités existantes et le syncrétisme de son culte, empruntant divers éléments aux religions occidentales et orientales, entraîne l'adhésion générale. Comme l'a voulu Aurélien, *Sol invictus* devient le principal facteur de liaison entre les habitants du monde romain et il est considéré comme le *conservator* de l'empereur.

L'organisation du culte officiel

Pour installer le nouveau dieu officiel, Aurélien s'abstient sagement de réutiliser les deux temples construits par Elagabal pour le dieu d'Émèse. Se distinguant volontairement de l'avant-dernier des Sévères, qui avait établi l'*Elagabalium* dans ses jardins privés, Aurélien choisit un lieu public et central sur le *Campus Agrippae*, dans la VII^e Région de Rome (aux abords de l'actuelle place San Silvestro). On y édifie un vaste temple circulaire entouré de portiques qui est considéré alors comme un des plus beaux bâtiments de la Ville. L'intérieur est décoré par les dépouilles luxueuses prises à Zénobie, tapisseries, objets d'art, pièces d'orfèvrerie. Ce n'est plus une pierre noire qu'abrite le monument, mais les statues de plusieurs divinités solaires, dont Baal et Helios. La dédicace du temple a lieu au solstice d'hiver, le 25 décembre 274, jour qui est considéré comme l'anniversaire de la naissance du Soleil, *Dies Natalis Invicti* (Jour de naissance de l'Invaincu) et qui sera dès lors fêté tous les ans. Lors de cette dédicace, se déroule le premier *Agon Solis*, ou

jeux donnés en l'honneur de *Sol* et qui se renouvelleront tous les quatre ans. C'est une conception grecque qui prévaut ici dans le rythme quadriennal choisi pour la célébration de ces jeux, cependant ils constituent encore une manière de « romaniser » le culte de *Sol invictus*, en rappelant les *Ludi* célébrés traditionnellement tous les ans à Rome depuis des siècles. Avec ces cérémonies en aucun cas déroutantes pour les Romains, on est loin du fanatisme délirant des spectacles outrés mis en scène par Elagabal.

Pour officialiser définitivement le culte de *Sol invictus*, Aurélien crée un nouveau collège de prêtres, indépendant de celui des Pontifes romains, les *Pontifices Dei Solis*. Sur de nombreuses inscriptions, allant de la fin du III^e siècle à la fin du IV^e siècle, la mention *Pontifex Dei Solis* apparaît dans le cursus de *clarissimi viri* (clarissimes), *consulares* (anciens consuls) ou *praetoriani*¹ (anciens préteurs). C'est donc à la haute noblesse qu'Aurélien a confié la responsabilité de la nouvelle religion, une politique habile qui associe l'aristocratie romaine au culte solaire officiel. Comme c'est la coutume à Rome, les inscriptions montrent que le *Pontifex Dei Solis* peut exercer d'autres fonctions sacerdotales, soit dans la religion traditionnelle (augure, épulon, *Quindecemvir sacris faciundis*, etc.), soit dans les religions orientales (*Pater Patrum Mithrae*, hiérophante d'Isis, etc.). A la différence d'Elagabal qui portait le titre de *sacerdos amplissimus Solis Invicti*, Aurélien n'adopte pas une nouvelle appellation liée au culte solaire, mais sa qualité de *Pontifex Maximus* lui donne très probablement l'autorité sur les *Pontifices Dei Solis*. Aucune précision supplémentaire n'a été conservée sur l'organisation du nouveau collège, mais on peut supposer qu'elle a été calquée sur celle des Pontifes.

Toutes ces mesures décidées par Aurélien témoignent d'un souci à la fois de syncrétisme et de nationalisation d'une religion à laquelle les habitants du monde romain pouvaient sans trop de peine se rallier, malgré leurs différences de coutumes et de croyances. *Sol invictus* est une divinité unificatrice, mais qui n'exclut pas les autres dieux. Sur un diadème d'or trouvé à Laodicée de Syrie et daté de la fin du III^e siècle, le motif central représente *Sol invictus* sur son quadriges et, de part et d'autre du Soleil, se trouvent les douze dieux olympiens grecs et romains.

Conclusion

La destinée de *Sol invictus*

Les successeurs d'Aurélien préservent l'importance accordée à *Sol invictus* et se présentent eux-mêmes comme l'incarnation du dieu solaire, ce dont témoignent de nombreuses monnaies. Le culte de *Sol*

¹. *CIL*, VI, 31775, 1673, 1741 ; *AE*, 1964, 223 ; *CIL*, VI, 2151, 1397, 1428 ; *CIL*, X, 5062, *CIL*, VI, 501, 846 ; *CIL*, XIV, 2082, 1778 (d'après G. H. Halsberghe).

invictus est très vivace dans l'ensemble de l'empire au moment où Constantin arrive au pouvoir et il constituera un des concurrents les plus dangereux du christianisme, au moment où ce dernier obtient sa légitimation. Avant la bataille du Pont Milvius et sa «conversion» au dieu des chrétiens, Constantin accorde une place prédominante au Soleil, auquel il s'assimile complètement, se présentant comme la personnification terrestre du dieu. Sa dévotion au culte solaire date du printemps 310 : dans un temple du Soleil, près du Rhin (peut-être à *Granum*), il a la vision du dieu, accompagné de la Victoire et lui tendant deux couronnes, ce que Constantin interprète comme le signe d'un règne heureux. Sa dévotion au Soleil laissera place ensuite à son adhésion au christianisme, mais ce n'est qu'en 323 qu'on arrête de représenter le dieu Soleil sur les monnaies de Constantin. Le collège des *Pontifices Dei Solis* existe encore en 387, comme en témoigne une inscription de Rome, et on trouve encore dans l'empire des fidèles du culte solaire au V^e siècle.

Sol invictus n'a pourtant pas été complètement vaincu par le christianisme. Pendant les trois premiers siècles de notre ère, les chrétiens n'ont pas jugé nécessaire de fixer une date anniversaire pour la naissance de Jésus. Dans les communautés d'Orient, on prend l'habitude de célébrer le baptême du Christ le 6 janvier (date où se déroulaient des fêtes en l'honneur de Dionysos et d'Osiris). Au début du IV^e siècle, le 6 janvier, jour de l'Épiphanie (manifestation), on fête à la fois le baptême et la naissance de Jésus. C'est entre 325 et 354 qu'en Occident la fête de l'Épiphanie est complétée par la commémoration de la naissance de Jésus le 25 décembre¹. On comprend bien l'intention qui a présidé au choix du 25 décembre par les chrétiens : le *Dies Natalis Solis Invicti* (Jour de Naissance du Soleil Invaincu) devient de la sorte le *Dies Natalis* du véritable Soleil, le Christ. Mais ce remplacement du dieu solaire par le dieu chrétien ne se fit pas sans difficulté : des Pères de l'Église (Ambroise de Milan, Augustin), des autorités religieuses (le pape Léon le Grand) blâment sévèrement dans leurs écrits ceux qui continuent à célébrer le 25 décembre l'anniversaire de la naissance du Soleil.

Bibliographie

Sources antiques

- *Histoire Auguste* (Vies d'Antonin Elagabal et du Divin Aurélien), traduction, introduction et notes d'A. CHASTAGNOL, Paris, Collection « Bouquins », Robert Laffont, 1994.
- HERODIEN, *Histoire des empereurs romains*, traduction, introduction et notes de D. Roques, « La Roue à Livres », Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- DION CASSIUS, *Histoire Romaine*, trad. angl., Londres, Loeb, 1969.

¹. La célébration de l'anniversaire de la naissance de Jésus le 25 décembre est attestée à Rome dès 336. Mais les historiens ne sont pas d'accord sur la date où commença cette commémoration. Certains font remonter l'origine de la fête de Noël au règne d'Aurélien.

Etudes

- BAYET J., *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1969.
- BURKERT W., *Les cultes à mystères dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- CUMONT F., *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 1^{re} éd., Paris, Librairie Leroux, 1907.
- HALSBERGHE G. H., « *The Cult of Sol invictus* », *Études Préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain* (EPRO), n°23, Brill, Leyde, 1972.
- JACQUES F. et SCHEID J., *Rome et l'intégration de l'empire – Les structures de l'Empire romain*, Paris, Nouvelle Clio, P.U.F., 1990.
- LE GLAY M., *La Religion romaine*, Paris, coll. U2, Armand Colin, 1997.
- MACMULLEN R., *Le paganisme dans l'Empire romain*, Paris, P.U.F., 1987 (en particulier p. 167-206).
- TURCAN R., *Héliogabale et le sacre du Soleil*, Paris, Albin Michel, 1985.
- TURCAN R., *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, (1^{re} éd. 1989).
- TURCAN R., *Mithra et le Mithriacisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
- VERMASEREN M. J., *Mithra, ce dieu mystérieux*, Paris-Bruxelles, Séquoia, 1960.

(Pour tous les cultes orientaux, il faut ajouter la série des EPRO, dont 131 volumes sont actuellement publiés.)